

Trois Curés



Messieurs
CASTONGUAY,
LIPPÉ et QUESNEL



Extrait du "Bulletin Paroissial de Valleyfield"

1916.

Bx4671

A33

1916

Pxxx



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

0 920055



TROIS CURÉS

Messieurs Castonguay, Lippé et Quesnel

Déjà, comme un fidèle messenger, le *Bulletin Paroissial* a porté jusqu'aux dernières limites du diocèse, la nouvelle du décès de trois curés naguère disparus du cadre de ce diocèse. Qu'il n'ait crainte, je ne viens pas empiéter sur ses devoirs remplis à merveille, mais je veux, simple narrateur, ajouter quelques traits aux biographies déjà publiées.

Le diocèse de Valleyfield qui les reçut tous trois en l'année de sa fondation et à des titres différents, les perd tous trois la même année et dans l'espace de cinq mois. Et vraiment, c'était curieux d'entendre les réflexions de ces confrères à l'adresse les uns des autres: "Quesnel, disait M. Castonguay, faites attention à vous, vous êtes bien mal pris ; c'est le cœur qui est faible, ne mangez pas trop ; moi je n'ai plus qu'une affection légère à la gorge et je suis guéri ; puis, j'ai un régime sévère." Ce qui ne l'empêchait pas parfois de tricher la consigne, en disant aimablement: "Le médecin me le défend, c'est vrai, mais il ne me voit pas et il n'en saura rien."

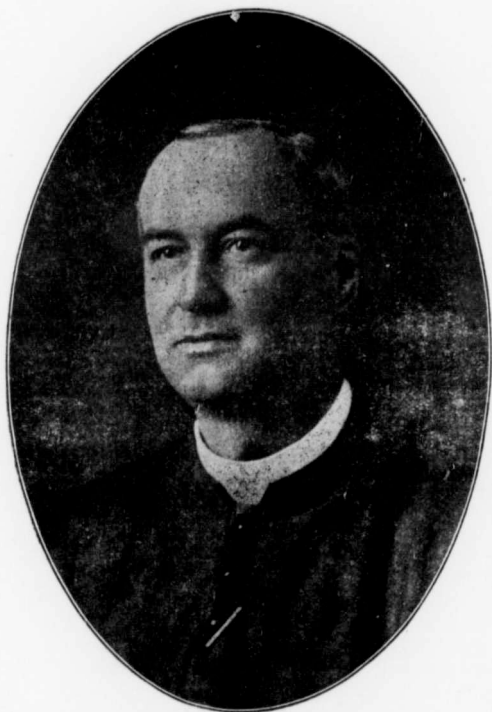
"Pauvre Castonguay ! reprenait M. Quesnel, il me disait de faire attention et le voilà fini. S'il eût suivi son régime, mais allez donc mettre un homme pareil

au régime" ! Et il ajoutait, parlant de ses alternatives de pis et de mieux : "On prie saint Joseph pour ma guérison, mais je ne pardonnerais pas à mon patron de me jouer ce vilain tour, maintenant que je suis bien préparé." "Mais, ajoutait un autre visiteur, vous êtes comme les autres, vous craignez la mort et, en secret, vous êtes de société et vous complotez avec saint Joseph pour revenir à la santé." Alors, voyant son jeu découvert, il n'en parlait plus.

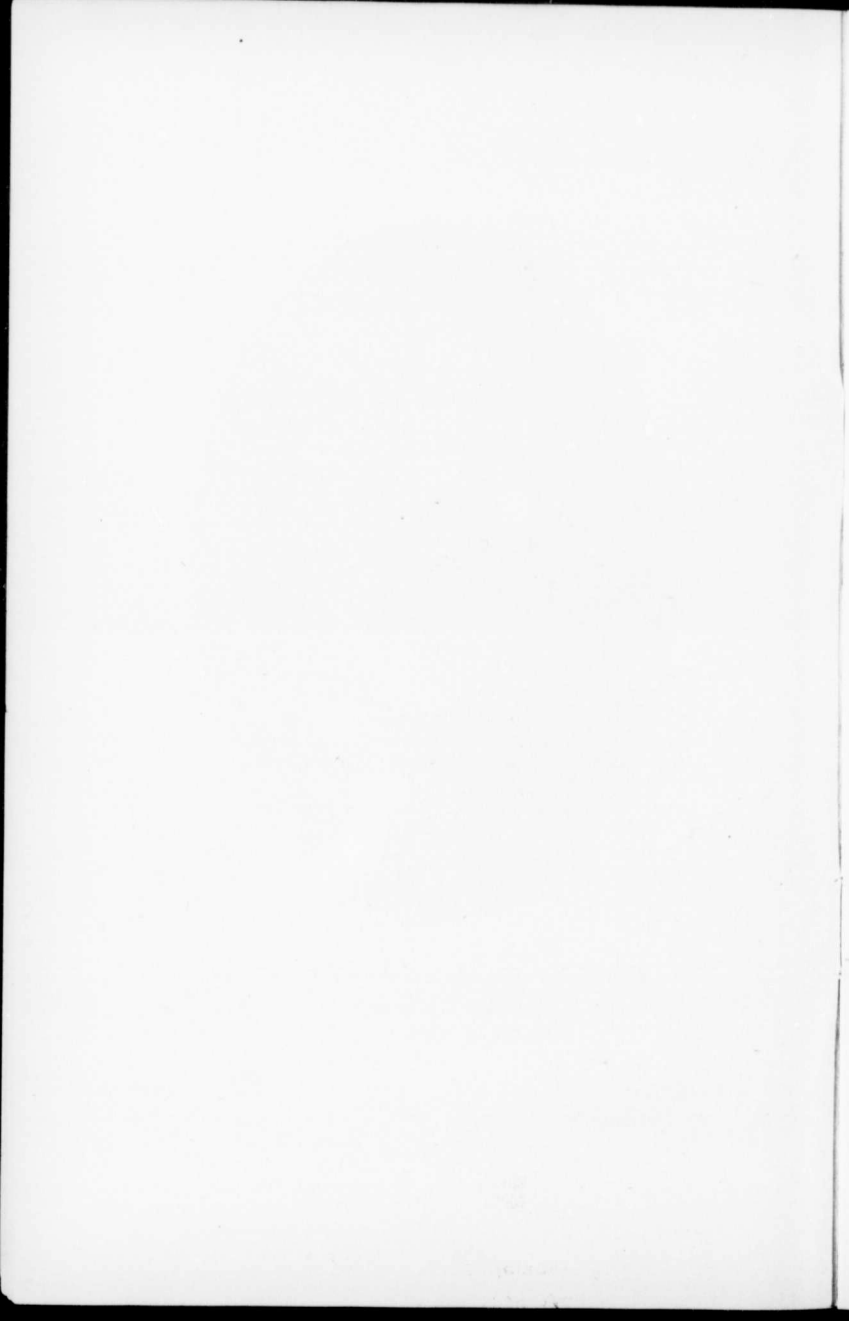
M. Lippé, lui, prenait son mal en tristesse, bien que résigné. "Mon cœur, disait-il, est dilaté, boiteux—mal incurable—il peut se mettre en grève un moment ou l'autre, sans crier gare !" Puis, en manière de consolation : "Avec du soin, disait-il, sans grandes émotions, ça peut durer longtemps, tandis que ce cher Castonguay et l'ami Quesnel sont bien *hypothéqués*. Je les plains !" Et à travers une lueur de joie, il broyait encore du noir.

Des trois, ce fut le moins averti de sa fin prochaine et, au moment où il disait avec un accent de joie : "Je me sens fort comme autrefois," il fut brusquement arrêté à cinquante ans.

Dans leurs rapports avec leurs confrères et leurs paroissiens, les trois méritent bien une note de bonté. Monseigneur de Valleyfield, dans l'oraison funèbre du premier, le distingue de cette façon : "le bon M. Castonguay" ! Monseigneur de Montréal, en une circonstance solennelle, fait aussi mémoire de M. Lippé et le nomme "le bon M. Lippé." Tout le monde peut, à leur exemple, appeler M. le curé de Saint-Louis de Gonzague : "le bon M. Quesnel."



Feu l'abbé Joseph-Adélarde Castonguay,
Né le 4 août 1859 ; ordonné le 30 mai 1885 ;
décédé le 14 septembre 1915.



M. CASTONGUAY

M. J.-A. Castonguay, était un thérésien, né à Vaudreuil. La *Semaine religieuse* de Montréal disait naïvement de son passage à Sainte-Thérèse: "Doué d'une très belle voix, bon musicien, excellent joueur de bal- le, joyeux camarade et toujours de bonne humeur, il ne comptait que des amis parmi ses condisciples. On disait de lui: "Castonguay ! quel bon garçon !" Il le fut toute sa vie !

Sa carrière sacerdotale se divise en trois stades faits en trois endroits différents: Sainte-Cunégonde, Valleyfield et les Cèdres.

Il vint à Valleyfield à titre de diocésain ; il y arriva le deuxième des trois et s'attacha beaucoup à Valleyfield dont le peuple se colla, pour ainsi dire, à son cœur. Dans ce nouveau vicariat, il prépara des chœurs de chant, exerça des drames pour lesquels il eut des succès. Plus tard, épuisé par la maladie, abattu, il ne retrouvait sa gaieté perdue qu'à l'évocation de ses premiers succès. Il chantait lui-même si bien et "sans même paraître s'en apercevoir," disait le cher M. Reid de Rigaud.

On connaît bien sa carrière à Valleyfield comme vicaire, puis comme curé de la cathédrale.

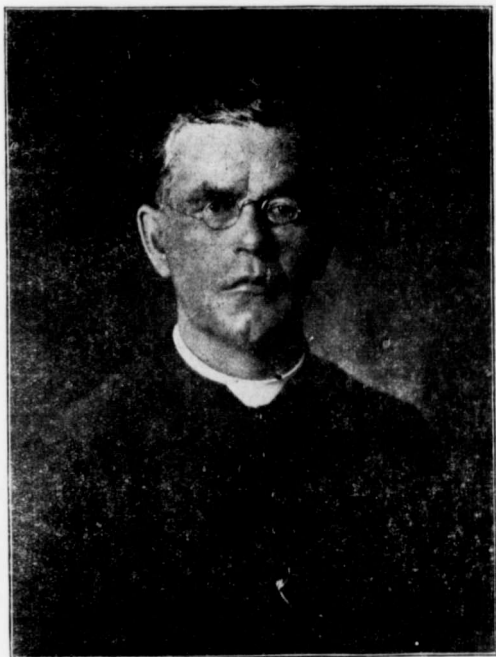
Après quinze ans de durs labeurs, il eut comme une attaque de nostalgie d'un foyer à lui et, au départ du vénérable M. Chagnon, Monseigneur l'Évêque n'eut pas de peine à décider son curé à échanger sa position contre la cure des Cèdres. Il y passa dix ans, les dix dernières années de sa vie. Il bâtit le presbytère à son goût, car il aimait le grand, l'air et la lumière, et

il en mit partout, laissant à chacun de remporter la palme. Il s'y complaisait et quand il fallut quitter sa paroisse, son presbytère, son église qu'on remettait à neuf, sa bonne sœur, ce fut un tournant cruel en sa vie, une véritable montée de calvaire.

Au sanatorium de Sainte-Agathe, il s'ennuya à mourir et s'en revint bientôt finir sa carrière dans sa maison curiale, au milieu des siens, sous les soins attentifs et affectueux de ses frères et de ses sœurs tous si attachés à leur bon frère qui les payait de retour.

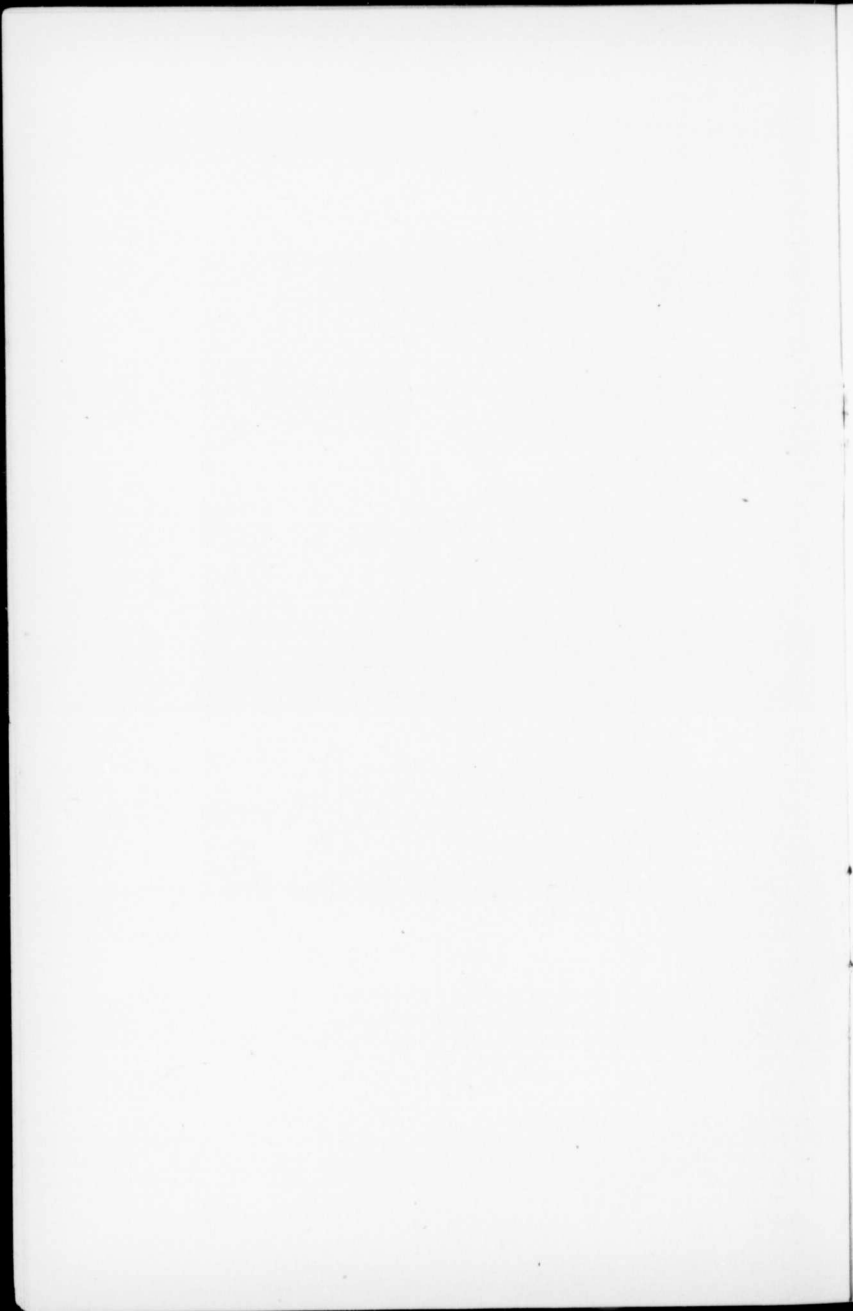
Le pasteur revit son église qu'un moment il avait désespéré de revoir ; on l'y conduisit en le soutenant sous les bras ; il la vit, l'examina, l'aima davantage sous sa toilette fraîche et pure, blanche et or, mais il revint épuisé à son presbytère. C'était assez d'émotion pour un jour. "Je reviendrai", se disait-il à lui-même, mais non, il ne revit plus son sanctuaire ; il n'y vint plus que couché dans son tombeau, pour prêcher une dernière fois, selon la parole de Monseigneur Emard, et parler à son peuple avec cette éloquence que le bon pasteur savait déployer aux meilleures années de sa vie.

Il mourut, "aimé de Dieu et des hommes", à 56 ans, après 30 ans de prêtrise.



Feu l'abbé Joseph-Alfred Lippé,

Né le 15 septembre 1865; ordonné le 17 mars 1889;
décédé le 26 décembre 1915.



M. LIPPÉ

M. Joseph-Alfred Lippé venant de *par chez nous*, ayant étudié à Joliette, lui aussi, et même sous ma direction, m'est mieux connu.

Il me souvient comme d'hier de cet enfant de 14 ans, brun foncé, à l'œil vif et intelligent, débrouillard dans ses devoirs d'écolier, bon élève, obéissant, propre sans être particulier, écrivant fort bien et fort correctement. Il fut ainsi tout son cours et devint ensuite professeur distingué et chéri de ses élèves. Son enseignement, au dire de tous, était clair ; on sent qu'il saisit bien les préceptes de la grammaire latine, car il les énonce et les explique clairement.

Il venait de Lanoraie, avait été l'enfant de chœur et le servant de messe de M. C.-A. Loranger, son curé, et l'élève des Clercs de Saint-Viateur. Dans l'*Annuaire* de l'époque de son entrée au collège (1879-1880), il arrive pour les éléments-latins en quatrième pour l'excellence, après Pelland, R. Boulet et Clairoux, et en littérature il est bon premier. Je vois encore son nom sur la liste des *excellents*.

Il reçoit la prêtrise, dans la chapelle du Sacré-Cœur du Collège Joliette, le 17 mars 1889, avec neuf de ses confrères, dont plusieurs font partie du clergé diocésain. Voici un extrait de ses lettres où il rappelle le souvenir de sa première messe: "J'ai trouvé, oh ! avec quel plaisir, l'histoire de mon petit autel de la Sainte Vierge où j'ai dit la sainte messe pour la première fois, le 18 mars 1889." Parlant de ses noces d'argent en 1914, il ajoutait: "Votre nom a été cité plusieurs fois et je disais à mes paroissiens: "Vous comprenez pourquoi j'ai pour M.... une affection spéciale: il a été mon premier professeur au collège."

En parlant de Joliette, il fut vicaire à Contrecoeur, où il se fit remarquer par ses talents d'archiviste avisé et averti. Déjà il avait publié l'histoire de Lanoraie, sa paroisse natale, encore inédite, bien qu'on l'ait largement utilisée.

Monseigneur Fabre apprenant ces dispositions l'appela à l'archevêché pour y travailler aux archives et à la bibliothèque, et c'est à cette heure glorieuse de la vie du défunt curé que fit allusion Monseigneur de Valleyfield dans son oraison funèbre, ainsi que Monseigneur l'Archevêque de Montréal à la réception du clergé au jour de l'An. "Après beaucoup des nôtres, disait ce dernier, hier encore, c'était le bon M. Lippé du diocèse de Valleyfield, qui fut de notre diocèse et de la maison archiépiscopale et qui avait laissé au milieu de nous un excellent souvenir." Et M. Lippé lui-même en causait avec orgueil comme il le fit dans son *Tour du Mexique*: "L'archevêché de Montréal est une *Alma Mater* que je n'oublierai jamais. Puis-je songer sans une douce émotion qu'en 1890, je faisais partie du personnel de cette illustre maison? Et quel personnel distingué! NN. SS. Bruchési, archevêque de Montréal, Emard, évêque de Valleyfield, Archambault, évêque de Joliette, Racicot, évêque de Pogle, MM. les Chanoines Vaillant et Martin faisaient alors une couronne d'honneur à Mgr Fabre, de douce et sainte mémoire." Et ce n'est pas trop dire que d'ajouter: ce jeune prêtre, parmi tant de célébrités d'éloquence, trouva le moyen de se faire remarquer, aimer et désirer comme prédicateur toujours soigné mais court et clair, comme le disait naguère un des évêques susnommés.

De l'archevêché il est nommé vicaire à Berthier où il remplace un jeune vicaire que son évêque appelle à la cure de Sainte-Barbe. M. J.-B. Champeau, curé de Berthier—une célébrité curiale—écrivit dans le temps de M. Lippé: "Il faut d'abord vous dire que votre place de vicaire n'est occupée que depuis samedi (1891) par M. J.-A. Lippé, de l'archevêché. Je suis

satisfait d'avoir M. Lippé pour le moment. On va manger du sel ensemble, et ensuite nous verrons." M. Lippé jouissait de son bonheur depuis une année, quand il vint à Montréal pour y chercher les Saintes Huiles, le jeudi saint (1892). Monseigneur Fabre l'envoya à Huntingdon passer les derniers jours de la semaine sainte chez M. Santoire, malade de rhumatisme. Quelques jours plus tard, le diocèse de Valleyfield se forme et M. Lippé arrive à Valleyfield comme vicaire. C'est le premier arrivé de la nouvelle famille épiscopale. De Valleyfield il passe à Saint-Médard du Coteau-Station, en 1895, où comme premier curé il laisse un souvenir indélébile de dévouement et de résidence curiale.

Un jeune homme de sa paroisse rappelait naguère qu'il fut l'élève de son curé pendant quatre mois. En effet M. Lippé un jour se fait maître d'école au village du Coteau pour remplacer son instituteur malade. Il disait à ses confrères à propos de ce nouveau stage dans l'enseignement: "Si vous croyez que je ne sais pas ma grammaire française maintenant, vous vous trompez." Concentré en lui-même, il aima l'étude puis, comme "en forgeant on devient forgeron," il devint un épistolier de grand mérite et sa volumineuse correspondance mériterait d'être connue. Il fit quatre collections remarquables de timbres-poste, et par là il sut apprendre la géographie à l'égal de la grammaire.

On connaît sa vie comme curé à Saint-Médard, mais sa fin l'est peut-être moins. Monseigneur de Valleyfield la signale par ces mots dans son oraison funèbre: "le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis."

A la Noël dernière, après plusieurs mois d'absence, il reprend pour un jour les armes du saint ministère, tombées de ses mains malades et presque défaillantes. Il va donc passer la fête de Noël dans sa paroisse; le médecin le lui permet; sa santé est meilleure, sa gaieté d'autrefois revient et il goûte au moment du départ pour le Coteau-Station la joie d'un enfant qui part

pour une promenade et déclare que la mort même qui le frapperait dans ce voyage serait impuissante à lui en interdire l'entreprise.

Il vient donc dans sa paroisse tant aimée et meurt après une journée des plus laborieuses, au moment où il croit être ressuscité, en s'écriant: "Je suis fort comme dans mon jeune temps!" Au dire de tous, ce n'est pas le travail des confessions, ni la messe de minuit chantée, ni la messe de l'aurore célébrée qui l'ont achevé, mais plutôt son allocution de Noël avec ses souvenirs de peine et ses accès de joie débordante. Voilà qui sort du commun! voilà qui est beau!

Avant son départ, il disait à ses paroissiens: "Si je meurs à Valleyfield, ayez la charité d'aller chercher ma dépouille, car je veux reposer dans votre cimetière." La Providence si bonne a tout disposé selon le désir du curé. Il est revenu lui-même au milieu des siens. Voilà une circonstance qui ne sera jamais oubliée; on en parlera dans cent ans.

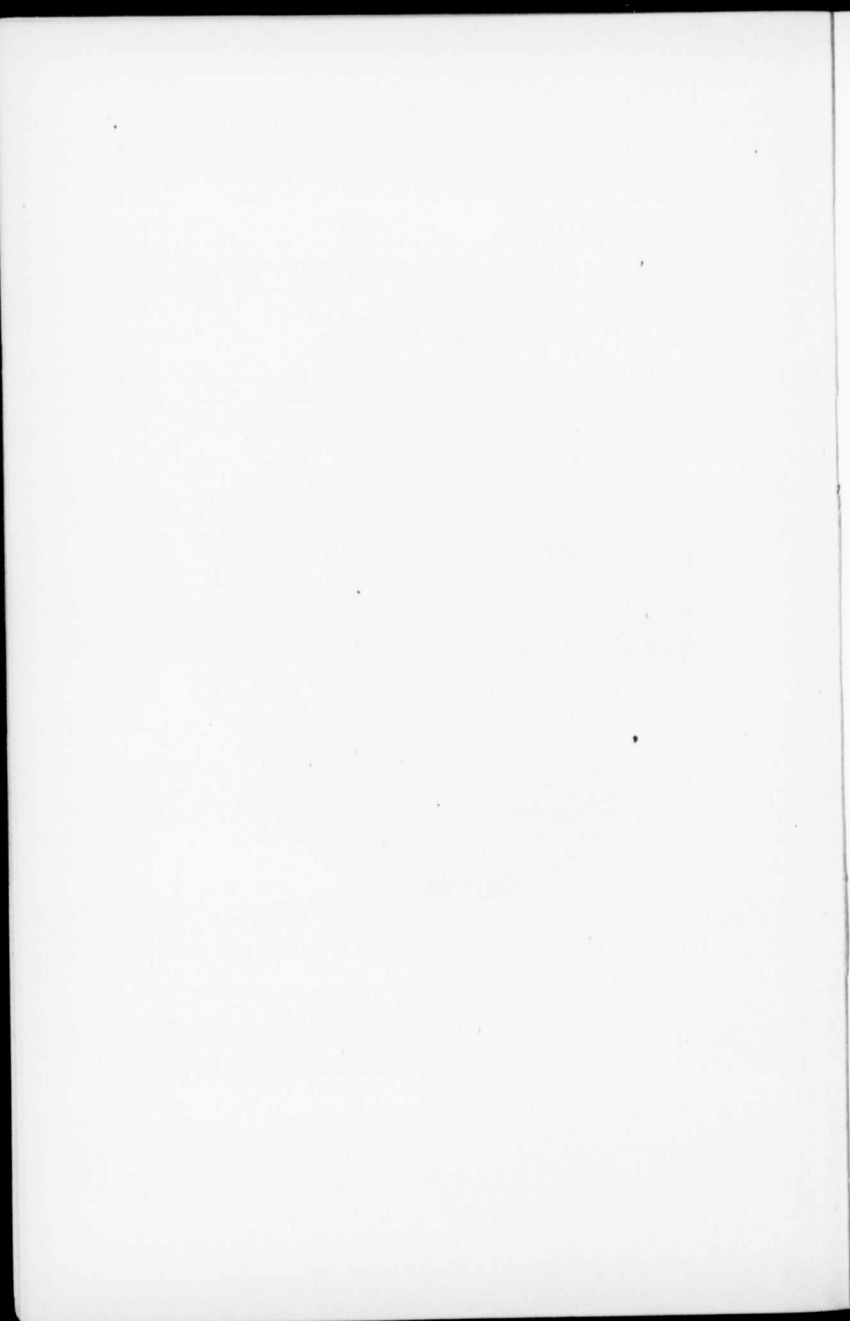
M. Lippé part jeune, à 50 ans d'âge et à 26 ans de prêtrise.



Feu l'abbé Joseph-Arthur Quesnel,

Né le 17 décembre 1858 ; ordonné le 18 septembre 1886 ;

décédé le 26 janvier 1916.



M. QUESNEL

La troisième victime est aussi dans la cinquantaine (57 ans), avec 30 ans de prêtrise.

Par sa naissance, M. Joseph-Arthur Quesnel, curé de Saint-Louis de Gonzague, appartenait au nouveau diocèse de Valleyfield, et par son éducation, il se rattachait au Collège de Montréal, où il fut l'élève toujours aimé de Monseigneur l'évêque de Valleyfield.

J'ai connu très bien M. Quesnel, ayant fait un long voyage avec lui. C'était un original de la plus belle eau, spirituel et bon causeur, sachant se tirer des affaires les plus épineuses sinon toujours avec d'excellents arguments, du moins avec une bonne histoire et des mots heureux. Le défunt était bien connu du diocèse entier, puisqu'il fut vicaire à Saint-Polycarpe et ensuite curé d'Ormstown et de Saint-Louis de Gonzague.

Il était vicaire à Saint-Vincent de Paul de Montréal, quand il fut appelé au diocèse de Valleyfield auquel il appartenait par sa naissance à Sainte-Philomène. N'y aurait-il dans sa vie que son pèlerinage en voiture à Sainte-Anne de Beaupré, descendant par le sud du fleuve et remontant par le nord en faisant une halte à toutes les paroisses de la rive, cela suffirait pour le classer parmi les originaux les plus marqués.

Je ne répéterai donc pas ce que chacun connaît des qualités du défunt curé de Saint-Louis de Gonzague, mais on me permettra sans doute de rappeler certains souvenirs de voyage qui peindront mieux *notre cher disparu*.

Nous fîmes ensemble le grand voyage d'Europe et d'Orient, en 1908.

Sur le *Virginian*, tout au fond du réfectoire, autour d'une table de huit couverts prennent place huit personnages voyageant de compagnie. A chaque bout NN. SS. Sbaretti et Emard ; aux côtés MM. McNally, le futur évêque de Calgary, Marleau, Quesnel, Nèveu, Perdriau et le soussigné.

M. Quesnel servit à l'amusement du délégué apostolique à table. La bonne figure du curé l'attirait beaucoup. Il disait qu'il avait le visage rond *sicut luna plena, perfecta*, et il ne cessait de lui poser des questions, afin de provoquer d'aimables réparties. "Allons, Père Quesnel, encore une question ! Dites-moi donc pourquoi..." Et il riait aux éclats des réponses vives et originales du curé.

M. Quesnel aimait à étudier le grand livre de la nature, à contempler la mer et les flots, les beaux paysages, les belles *views* et le ciel étoilé, comme encore le soleil doré. Dieu sait aussi s'il avait un faible pour le carosse et les cigares !

Sur le bateau il nous faisait part de ses projets : "Gagez-vous, disait-il, qu'à la première audience, je vais embrasser le Pape sur les deux joues ?" Personne ne releva le gant et ce fut comme le pari d'escalader les grandes cheminées du navire, à l'aide de la minuscule échelle collée aux parois et plus favorable aux mous-ses noirs qu'à ceux dont le Pape devait dire plus tard à Monseigneur l'évêque : "Oh ! Oh ! dit-il, en voyant leur stature et leur évidente bonne santé, il paraît que l'air est bon au Canada !"

Le souvenir de sa paroisse hante son imagination : il monte en croupe et galope avec lui. Il veut donc voir l'Irlande et apporter à ses Irlandais un souvenir de la mère-patrie. Se souvenant aussi que saint Malachie, patron de son église, fut autrefois évêque d'Armagh, il part de Londres pour faire son tour d'Irlande. C'est là qu'il rencontre le bon cardinal Logue qu'il avait vu au Congrès eucharistique de Londres. Il s'approche de lui sans gêne aucune,

*Car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie,*

et cause avec lui comme avec un autre confrère, tout comme il abordait les cardinaux et les évêques à Londres. Le bon cardinal l'accueille, paraît-il, à bras ouverts et lui facilite son pèlerinage à Armagh. "Après avoir satisfait ma dévotion irlandaise, écrivait-il, je retournerai à Dublin, prendre un train pour Cork et de là, je retournerai vous joindre à Paris en passant par Southampton et le Havre."

De Paris nous partons ensemble pour un tour de France, d'Allemagne et de Belgique.

A Cologne, la cathédrale, "la plus belle du monde," dit-on là-bas, nous émerveille tout à fait. Sans badiner mon gros compagnon s'y intéresse plus qu'aux autres édifices ; il daigne en faire le tour. (Il faut dire, à sa décharge, que déjà son cœur lui causait des ennuis ; toute démarche le fatiguait et ce qu'il affectionnait par-dessus tout, c'était un cigare et un carosse, ou les deux à la fois.) L'immense cathédrale, haute de 500 pieds au sommet des croix, de 150 sous voûte, de 444 de longueur sur 201 de largeur, est libre de tout échafaud à l'extérieur comme à l'intérieur et charme l'œil du visiteur qui la voit dans un recul favorable. Elle nous apparaît sur une hauteur comme une reine dans toute la gloire de sa majesté et de sa parure de pierre.

Comme j'admirais l'édifice en prenant des notes, soudain j'aperçois, près de l'autel principal, M. Quesnel conversant avec un gros personnage de rouge habillé comme un cardinal, ayant sur la tête, pour achever la ressemblance, une sorte de barrette ronde. Cet homme joli, rasé de frais et tout écarlate m'intriguait plus qu'on peut dire et en moi-même je pensais : "Ce M. Quesnel, tout l'envers de la gêne, ayant attaqué l'archevêque de Paris à Notre-Dame des Victoires, après la messe du départ des conscrits, le cardinal Logue en Irlande, le légat à Londres, s'adresse sans doute main-

tenant au cardinal Fisher, archevêque de Cologne ; et ce disant ou pensant, je prends mes jambes à mon cou, et je détale vers les intéressants interlocuteurs, craignant même d'arriver trop tard. J'arrive à temps, et me trouve en face de qui ou de quoi ? D'un simple bedeau, comme vous et moi, ni plus ni moins.

M. Quesnel à qui je compte mon aventure en rit de bon cœur, m'avouant avoir été lui-même mystifié par ce bedeau rouge. Il avait donc cru s'adresser au cardinal ; son audace resta sauve et sa chance seule subit un échec.

Après un diner fort bien servi et agrémenté d'orchestre, il voulut s'amuser un brin et requit un bon cigare cadrant avec le diner. Le cigare vint, tout ce qu'il y avait de plus *made in Germany*, ainsi que la note exigeant trois francs pour le cigare : "Rien que trois francs, répond notre curé, c'est pour rien" ; et se tournant de mon côté il ajouta : "Au Canada, il faut au moins cinq francs pour avoir un aussi bon article."

Un autre jour, c'était au Jardin du Vatican ; "l'occasion, quelque diable aussi nous poussant," deux petites oranges sont soustraites à un oranger, malgré la défense pontificale, et apportées au séminaire canadien et mises en réserve pour le retour de la Terre Sainte, deux mois plus tard. Les oranges encore un peu vertes séchèrent assez vite. A notre retour d'Orient, M. Quesnel prit son orange dans sa main, la regarda assez tristement et se décerna une sorte de prix de consolation par ces paroles : "Voyez donc ce fruit ratatiné, on a fort raison de dire que le bien mal acquis ne *profite* pas !"

Il n'en fut pas ainsi d'une paire de sabots bridés, achetés à Ars, après mille recherches. Gros et lourds ils étaient, gros et lourds ils sont encore. Un mien ami vient de me les apporter comme un souvenir du cher compagnon.

Tout le long du voyage il se plaignit du peu d'églises consacrées à son saint patron. A Rome il n'y en a que

deux, assez pauvres, tandis que la bonne Sainte Vierge les compte par douzaines.

Plus tard je le vis sur le chemin d'Emmaüs où les deux disciples se dirigeaient à dos d'âne. Le sien paraissait être ce qu'il peut y avoir de plus capricieux, mais aussi de plus fin en fait d'âne. Dès le départ de Jérusalem je remarquai qu'il se plaignait tristement en son patois, de recevoir non pas une charge de reliques, mais un corps trop pesant pour sa faible échine ; aussi il ployait sous le fardeau, ne voulant pas avancer et finalement se laissant choir. S'il en est ainsi sur la belle route, pensait le disciple d'Emmaüs, quel mauvais tour il me jouera dans les précipices au fond du torrent de Sorrec, au milieu des cailloux où il n'y a ni route, ni chemin !

Deux fois durant le trajet M. Quesnel se laissa choir de son âne sur les roches de l'étroit sentier et je l'aperçus éteuu sur le macadam dont les pierres les plus délicates avaient plus d'un pied de diamètre. Le baudet voulait à tout prix passer pour descendre en droite ligne de celui qui dans une fable disait :

Je m'appelle Jean Flancaterre.

Clopin-clopant, plus mort que vif, le blessé arriva à Emmaüs, mais la joie dans l'âme, car il sait que chez les bons Pères de la Corde (ainsi les Musulmans nomment les Franciscains) il trouvera une excellente pharmacie, un bon infirmier, "bon souper, bon gîte et le reste", comme à tous les couvents des Franciscains de Terre Sainte. Mais le cher compagnon passa une triste nuit ; outre qu'il souffrit, il fut tourmenté par la fièvre ; il rêva qu'il ne pourrait plus marcher, qu'il ne pourrait plus revenir à Jérusalem, qu'il ne reverrait plus le Canada, Orms-town, etc. Pourtant, vers 7 heures, il se traîna à l'autel, acquitta la messe promise durant la nuit. Mais tout n'est pas encore résolu du troublant problème du retour. Il n'y avait "ni chemin, ni chemine" ; il ne voulait plus se servir de son âne ; il le répudia. Il voulut même se faire porter à Jérusalem. Mais allez

donc ! il n'y a là ni chaise à porteurs, ni porteurs, car les Musulmans ne se dérangent pas pour un chien de chrétien. Heureusement, qu'un jeune ânier de 13 ans, musulman, vint à son secours. Loin de nous être utile en allant, ce gamin nous impatienta toute la route, surtout M. Quesnel, en aiguillonnant son âne et par suite lui faisant hâter le pas et même prendre le trot, ce qui causait une peur mortelle à ce cher compagnon. Il fut donc envoyé à Jérusalem, par notre guide, pour y requérir un carosse devant nous rencontrer au premier endroit caressable, à 3 milles de la ville. Force fut donc à M. Quesnel de faire à pied la première partie du trajet, craignant trop, sur son âne, de publier une troisième édition de ses chutes. Mais il était temps pour lui d'arriver au carosse, car le pèlerin était harassé, souffrant, démoralisé, rendu, démanté et ne sachant que devenir. Il pouvait fort bien tomber de fatigue sur le chemin. Pour un instant, son assurance l'abandonna ; il n'était plus "au-dessus de ses affaires" ; il devint songeur. Ne disant rien, je partageais ses angoisses. Enfin "tout est bien qui finit bien," le carosse nous attendait et nous descendîmes jusqu'à la porte Neuve pour 4 heures.

C'est la seule fois, je crois bien, qu'il n'eût pas le courage de répéter la formule que ses compagnons de voyage connaissaient bien : "On est *ben* Monsieur !"

A Port-Saïd, où se trouve un Franciscain de Montréal appelé Frère Salvatore Dufresne, mon compagnon trouva le moyen de donner 35 francs à un autre Canadien venant de Saïgon, capitale de l'Indochine, comme déjà il avait donné 125 francs à un compagnon de voyage et plus tard 20 francs à un missionnaire belge d'Annam, le R. P. Bériez, rencontré sur le chemin de la grande Chartreuse de Parkminster, en Angleterre. Il fit aussi une large offrande au Saint-Père lui-même comme don de son jubilé d'or.

A Nazareth, il promit encore deux cents piastres pour une statue de marbre devant orner l'autel de l'Atelier de saint Joseph et, en retour, il reçut une croix

de Terre Sainte religieusement conservée avec ses autres souvenirs de voyage.

Après la Chartreuse de Parkminster, Windsor, la demeure des souverains anglais, eut la préférence de nos visites en Angleterre. Tout fut examiné, à l'exception des appartements intimes des souverains et qui par là-même échappent aux regards curieux des sujets. Tout est immense, beau, riche : palais, musées, jardins, fermes, terrasses, avenues, arbres, vergers, bâtiments et troupeaux.

En face de l'entrée principale du palais s'étend une avenue longue de quatre milles et nommée le *long walk*, plantée d'arbres, à double rangée de chaque côté, ce qui fait une quadruple rangée d'arbres de front dans toute sa longueur.

Les troupeaux broutant ou faisant la sieste attirent surtout l'attention des amateurs. M. Quesnel est satisfait de tout, trouve le troupeau bien en ordre et, pour résumer ses impressions, il nous dit : "Je voulais constater *de visu* si nos rois sont convenablement logés, s'ils ne manquent de rien ; je m'en retourne content avec l'assurance qu'ils jouissent d'une *honnête aisance* et qu'ils ont à *peu près* tout ce qu'il leur faut."

Un autre souvenir canadien le suivit partout : l'église en construction de Howick. Dans la cathédrale de Milan, il y a 135 colonnes de 86 pieds de hauteur, par 24 de circonférence ; on y entre comme dans une forêt de pierre. Voyant cela, M. Quesnel dit à ses deux compagnons : "Si M. B. avait ces colonnes-là pour son église, ça paraîtrait bien !"

A Saint-Paul hors-des-murs les 80 colonnes de marbre de Carrare lui rappellent encore l'église voisine de la sienne, et il ajoute : "Comme elles feraient bel effet dans l'église en construction !" Mais c'est à Saint-Pierre, en face du baldaquin célèbre dans le monde entier, soutenu par quatre colonnes torses en bronze et s'élevant à près de 100 pieds de hauteur, qu'il fut comme obsédé d'une idée plus généreuse encore que les autres. Il souhaitait ni plus ni moins voir le baldaquin tout rond prendre

place dans le chœur neuf de l'église canadienne qui s'achevait: "Croyez-vous comme ça ornerait bien le chœur de l'église de M. B. ; ça ne ferait pas pitié, et je vous dis qu'il en battrait plusieurs !"

Sa dernière réflexion fut à Jérusalem, au Saint Sépulchre: "Si on pouvait apporter ça pour Howick, ils auraient deux beaux morceaux, et puis il s'y établirait une série de pèlerinages." Tout ceci, on peut le croire, parlait d'un bon naturel.

Encore un mot pour ses sabots et ses autres bibelots.

A Ars, au village du bon curé M. Vianney, il vit les Sœurs et les enfants des écoles porter des sabots ; il voulut en avoir, mais il dut courir tous les magasins pour "trouver chaussure à son pied", et tout fier de son achat, il revint à la pension avec ses sabots dans les pieds comme on dit, ou mieux avec ses pieds dans ses sabots, faisant un vacarme assourdissant sur les dalles de la chaussée. Cependant ne les trouvant pas commodes au point de les porter toujours, il les met en réserve dans son grand sac où déjà sommeillaient sa canne-fusil, sa gourde, son narghileh (combinaison d'une pipe et d'un flacon) achetés en Orient, ainsi que sa collection de tabatières prises un peu partout.

Ce cher Monsieur Quesnel a mal choisi son heure de départ pour l'autre vie, car en ce temps de guerre universelle, comment envoyer à ses amis des vieux pays, la nouvelle de sa mort, selon son désir et le mien ? Mais "différé n'est pas perdu," et plus tard je recommanderai à leurs prières l'âme du cher pèlerin d'alors. Aujourd'hui son pèlerinage est fini et je crois bien qu'il occupe un bon siège pour étudier toujours le grand livre de la bonté et de la miséricorde de Dieu, et pour unir sa voix devenue *juste* au chœur des élus qui acclament la bonne Vierge et saint Joseph qu'il aimait tant ici-bas.

Prions pour lui ! Prions pour les trois curés disparus !

A.-C. D.

Mars 1916.